

Berceuse

La nuit, à Mineo, deux éléments incontestables dominaient : les ténèbres et les berceuses des mères.

Pour l'obscurité, nous pouvons trouver un critère de classification universel selon qu'elle est faible, comme celle qui se forme autour, et dans, les fleurs de mauve ; ou corruptible en raison du passage graduel d'étoiles resplendissantes ; ou qu'elle est dense ténèbre, impénétrable, olivâtre, refermée comme une coquille, même si immense dans sa sphéricité, dans laquelle le temps ne s'écoule pas comme il a coutume de le faire. À Mineo, la ténèbre naissait principalement autour des sept lampadaires à acétylène éparpillés par les quartiers ; et, d'abord grise depuis ces lanternes, elle se répandait ensuite en ondes qui ne se précipitaient pas vers le bas, dans le sous-sol, ni en hauteur, mais flottaient sous forme de corpuscules électromagnétiques désagréant les monts, les rivières, les plaines, les hommes et les oiseaux ailés. Les enfants parvenaient, alors, à éloigner la peur omniprésente, arc-boutée, qui se dissolvait sur les maisons et les ruelles, seulement si les jeunes femmes chantaient des berceuses. Certainement nées de groupes ethniques solitaires, qui de pérégrination en pérégrination, selon des itinéraires marins, ou montueux, étaient parvenus en Sicile.

Comme fond sonore commun, ces berceuses offraient le sanglot d'une ritournelle morcelée, qui, tantôt déchirante tantôt molle, lente, lente, résonnait à travers la noirceur. Laquelle, semblait se lézarder sous ce chant pour prendre une forme plus inoffensive, plus appropriée.

Quoi qu'il en soit, les berceuses destinées aux petites filles étaient plus vagues, accordées selon des nombres vibrants parfaits ; celles destinées aux garçons étaient moins fluides, plus sèches, promptes à se froncer, à moins résonner. S'ils entendaient ces berceuses, tailleurs, menuisiers, ou étameurs, contraints de travailler jusqu'à tard la nuit, se pénétraient du sentiment de la fragilité de la vie, si c'étaient celles des petites filles ; si c'étaient celles des garçons, les morts – à en croire la légende – délaissaient leurs fosses, et ravines, et se dirigeaient vers le village, chacun avec une cruche pleine de larmes à l'épaule. Au cours de ces heures de la minuit, les murs des ruelles étaient recouverts de milliers d'inoffensifs mais répugnants geckos.

Alors, les tisserandes nocturnes brodaient sur un très beau lin les armées du Roi de Perse qui s'avançaient au travers des taillis, ou, encore, brodaient le pauvre étranger qui se dirigeait vers Thèbes afin de déchiffrer l'énigme.

Berceuse

*Sans splendeur est la nuit – les mères,
qui a une aiguille magnétique, qui chante
sur son fils,
qui ramasse des cheveux en boule de porphyre.
Au son qui endort, l'araignée noire
tisse, les cauales frappent leur sabot peint,
très noir le bourg,
l'eau souterraine point ne gargouille.*

*Des étincelles à la main, gémissants,
les morts remontent les abysses,
de partout
le chant monte par les ruelles. La jeune fille
défunte est vêtue d'un habit de bysse – dans une barque elle rame,
dans une barque elle rame dans son sommeil. Les mères
disent
qu'obscur est le ciel, vanité la vie.*

*La semence résonne à travers la campagne,
mais elle est flétrie; dessous, pleure le vieux
mort ridé.
L'olive tombe, ô lecteur bienveillant; la voix d'Ahmed
entonne : «Combien de coton pour les défunts ?»
Lointaine est l'île du Portugal, vide,
la terre
cloisonne des filières d'étoiles.*